

Patriotes ou sectaires?

On pouvait espérer qu'à la faveur de la nuit qui porte conseil et qui calme la fièvre, les champions de l'influence directrice finiraient par comprendre ce qu'il y a de pileux et d'anachronique dans la politique de sectaires qu'ils semblent vouloir ressusciter.

Si on les en croyait, tout serait promis, tout serait perdu dans l'Uruguay, un cataclysme deviendrait fatal, la fin du monde en serait avancée, si on venait à accepter comme chose licite qu'un colorado peut serrer la main d'un blanc dans la sienne quand celui-ci a été le premier à tendre sa droite et à souhaiter la bienvenue.

En tout, toujours et partout, dans le fond et dans la forme, à l'égard et à la buvette, dans les endroits publics et dans les lieux privés, la présence revient aux colorados; et si dans un dîner on permet à un blanc de s'asseoir à la table où se trouve un colorado, la maladresse du logis s'exposerait à l'ostracisme en ne servant pas d'abord au colorado le potage et la confiture.

Ce sont là des mœurs et des tendances d'un autre âge, que l'on excuse encore chez les peuples qui furent mêlés aux luttes du passé, mais qui paraissent singulièrement démodées, quand on les constate chez des hommes qu'une éducation philosophique moins étroite devrait avoir préparés à une conception plus humaine et plus patriotique des choses.

On comprend, à la rigueur, le fanatisme du théologien qui ferme les portes du son Paradis et condamne aux éternels brasiers quiconque vit et meurt en dehors de son église.

Mais il n'est pas un esprit libre de préjugés qui ne s'étonne de rencontrer cette intransigence de sectaire chez de jeunes hommes qui se donnent pour libéraux et qui croient sincèrement à l'égalité.

La chose, pourtant, serait moins fautive et moins laide, si on ne devait lui imputer qu'à des préjugés d'éducation ou à des divergences fondamentales de doctrines.

Il n'en est rien, malheureusement, sinon pour tous du moins pour la plupart de ceux qui paraissent ainsi à califourchon sur le trépied de l'absolutisme et de l'exclusivisme.

Beaucoup d'entre eux n'ont eu part aucune aux dissensions du passé; beaucoup n'ont rien à voir à l'héritage de haines ou de rivalités impitoyables qu'on voudrait perpétuer.

Ce qu'ils cherchent, ce qu'ils s'efforcent de conserver ou de conquérir, c'est une situation qui mette à leur disposition la fortune et le pouvoir.

Entre les maîtres, les seuls maîtres, disposer à leur seul et exclusif profit des postes publics et des rentes de l'Etat, est leur idéal.

On ne saurait rien imaginer de plus contrairement à l'intérêt public et à la morale sociale.

L'exclusivisme dont se targuent aujourd'hui les coryphées de l'officialisme n'est pas moins pernicieux, du reste, au parti même dont ils s'arrogent la direction, car il en éloigne les esprits supérieurs et les cœurs généreux qui ne peuvent se résigner à une politique aussi rachitique.

Combien plus sage, plus profitable à tous et plus honorable serait une politique vraiment nationale, une politique dans laquelle on se souviendrait qu'avant d'être blanc ou rouge, on est d'abord citoyen, et comme tel un atome du même corps social, atome dont le plein épanouissement ne peut servir qu'à fortifier les autres.

C'est un grand malheur, partout, quand les considérations de parti l'emportent sur celles du patriotisme; mais ce malheur n'est nullement grand, car il n'est que le reflet de l'Etat des hommes de valeur dont la cocarde reflète des couleurs différentes.

Pourquoi faut-il que se donnant à lui-même un solennel démenti, le docteur Herrera semble encourager aujourd'hui un retour à l'esprit sectaire et au fanatisme exclusiviste d'antan?

Si grand qu'il est le dépit qu'on a éprouvé en sentant vaciller le trône qu'on avait cru édifier à l'influence directrice, il n'eût dû jamais tomber dans cet excès de faire adorer ce qu'on avait brûlé naguère, et brûler ce qu'on prétendait adorer.

On ne saurait espérer du reste aucun avantage sérieux de ce retour au vomissement, suivant une énergique expression biblique.

Les peuples veulent marcher en avant et non retourner en arrière.

Est-ce marcher en avant que de renoncer à la politique de conciliation, d'union et de concorde pour raviver les vieilles passions, les vieilles jalousies, les vieilles rivalités, les vieilles haines du passé?

Vaine tentative! Le cœur des jeunes palpite sous des inspirations plus magnanimes; ce cœur n'est plus ni rouge ni blanc exclusivement; il est bicolore, comme le drapeau national, et ce qu'il aime avant tout, c'est la liberté; ce que par dessus tout, l'ambitionne, c'est la grandeur et la prospérité de la patrie, prêt à bénir quiconque, rouge ou blanc, lui assurera la possession et la jouissance de ces biens incomparables.

Tant pis pour ceux qui l'oublient! Tant pis plus encore pour qui se refuse à le comprendre!

Correspondance Politique

Paris, 5 septembre.

Ce matin le bruit s'est répandu dans Paris que M. Carnot s'était décidé à mourir, sur l'invitation répétée d'un certain nombre de nouvelles journaux. On racontait que M. Carnot avait succombé aux suites d'une opération—toujours l'opération!—qui lui aurait été faite ce matin à cinq heures.

Beaucoup de gens y ont cru sans s'arrêter à ceci que l'heure choisie par le chirurgien était une heure bien matinale. Dans les grands journaux, dans les agences d'informations, le téléphone n'a point chômé. Toute la matinée, abonnés, amis, curieux demandaient des nouvelles. Pour en finir avec les importuns, un grand journal, à sa sœur bureau sur le boulevard des Italiens—la sœur de répondre à chaque demande individuelle, faisait afficher sur les glaces de sa devanture, vers dix heures, coté-gramme de Fontainebleau:

"M. Carnot préside en ce moment le Conseil des Ministres."

Car il y avait conseil des ministres, ce matin; la nouvelle de la mort de M. Carnot aurait donc été rapidement vérifiée et confirmée, si elle eût été exacte, puisque tous les ministres avaient quitté Paris dès la première heure pour se réunir autour du président de la République. Mais la puissance de la chose répétée est telle que le public parisien, rassasié de fausses nouvelles sur la santé de M. Carnot, a cru absolument à l'information lugubrement fantaisiste qui circulait. De l'ambassade d'Angleterre, on est allé à l'Elysée prendre des nouvelles. Du ministère de la marine, même, on a cru devoir s'informer.

Et l'officier de service de ce ministère, qui téléphonait au palais de la Présidence, n'osant prononcer le mot de mort ou de décès, prenait un détour, en interrogeant son collègue de l'Elysée: «Êtes-vous bien sûr que le Conseil des Ministres soit encore en séance?»

Maintenant, sur quel prodige, une nouvelle fautive, à laquelle deux ou trois journaux à peine font allusion ce matin, a-t-elle pu se propager dans tout Paris, dès l'aube, avec la foudroyante vitesse de l'éclair?

Ce petit problème de la vie parisienne est captivant. On en a cherché la solution tout de suite. L'enquête n'est pas encore terminée; mais voici, je crois, la bonne piste.

Il y a au centre de Paris un coin qui est particulièrement animé vers deux heures du matin. C'est le carrefour de la rue du Croissant et de la rue Montmartre.

Dans la rue du Croissant se trouvent logés un grand nombre de journaux du matin qui se répartissent entre quelques imprimeries.

Au rez-de-chaussée de ces immeubles, les grands, secs et nus, sont des marchands de vin, de petits cabarets qui restent ouverts, malgré l'heure par autorisation spéciale. Leur clientèle se compose, en effet, du personnel des imprimeries et surtout des porteurs de journaux qui reçoivent les paquets de feuilles imprimées, toutes humides encore, et vont les distribuer dans tous les kiosques de la ville.

Or, au milieu de la nuit, quelquefois, peut-être n'était pas seul—à venir se mêler à ce monde bigarré de porteurs et de camelots, qui vivent en marge des imprimeries et de la grande presse. Il a répandu la nouvelle de la mort de M. Carnot. Le bruit a couru autour des guéridons «mastroquets», devant le «zinc» du comptoir.

Il a même, par l'entremise de quelque typographe, monté l'escalier de deux ou trois redactions. Mais les porteurs de journaux, tous informés, allant fournir la provision de toutes les marchandes de journaux (qui commencent à organiser leur étalage vers cinq heures et demie), ont répandu partout la fameuse nouvelle.

En déposant le paquet à chaque kiosque, ils disaient naturellement à la bonne femme: «Eh bien, ma bonne madame Chose, on en vendra, du papier ce soir». Parait que Carnot est mort. D'ici quelques heures, ça va faire marcher le commerce!

Et quand le client—ou sa bonne—venait prendre les journaux du matin, la bonne madame Chose, en rendant la monnaie disait: «Quel air le plus tendu! Ce pauvre M. Carnot. Vraiment, il est mort. C'est bien dommage. Ce soir, on saura tous les détails...»

Dans une ville affairée, mouvante, sévère comme Paris, il n'en faut pas davantage pour que tout soit en l'air.

Maintenant, quel était l'homme mystérieux qui a mis tant de certitude en mouvement? Quel était son but? Mauvaise plaisanterie? Coup de Bourse? Manœuvre politique? C'est ce que recherche l'enquête.

LA RÉFORME

DE L'ORTHOGRAPHE

A L'ACADÉMIE

Rapport de M. Gréard

(Suite)

LES DOUBLES ET LES TRIPLES CONSONNES
LE RH, LE TH, LE CH, LE PH.

La question de la suppression des doubles et triples consonnes paraît plus mûre. Dès 1680, Richelieu disait dans son Avertissement: «On a écrit ici *acocat, balistère, balme, colere, melancolie, ancre, lisanne, trône*, et non pas *acocat, baptistère, baptême, chole, re, melancolie, aultre, pisanne, thrône*. Mais Richelieu n'était qu'un précurseur indépendant. C'est en 1740 et en 1802 que s'accomplit la véritable révolution. Elle fut complète pour certaines formes, presque radicale. «Coignard a depuis six semaines la lettre A, écrivait l'abbé d'Olivet au président Bouthier le 8 août 1736; mais ce qui s'il n'a pas encore commencé à imprimer, c'est qu'il n'avait pas pris la précaution de faire fondre des E accentués, et il en faudra beaucoup, parce qu'en beaucoup de mots nous avons supprimé l'A de l'ancienne orthographe comme dans *despacher* que nous allons écrire *dépêcher, tête, malle, etc.* C'est également d'un trait que furent rayées les doubles consonnes dans *noce, piqueur, bienfaiteur, égarant, recevoir, etc.*»

On opéra beaucoup moins hardiment sur les mots marqués du *rh*, du *th*, du *ch* et du *ph*. La question fut plutôt posée que résolue. Depuis elle est restée ouverte. A chaque édition on a fait un pas, mais en craignant d'aller jusqu'au bout.

Le rapporteur de 1878 fait ressortir avec une pointe de satisfaction malicieuse que lui aussi il a marché, qu'il a supprimé deux *h*, l'un dans *phisie*, la seconde; l'autre dans *rythme*, la première. Le motif donné par M. de Sacy, c'est que, dans les mots tirés du grec, il n'y a pas d'inconvénient à retrancher une lettre, quand cette lettre ne se prononce pas.

Rien de mieux. Mais pourquoi, dans les mots qui en ont deux, supprimer l'un plutôt que l'autre? Pourquoi la maintenir dans les mots qui n'en ont qu'un, que la prononciation ne fait pas sentir davantage: *rhétorique, rhinocéros, rhododendrons, rhubarbe, rhume, rhumatisme, etc.* Si la pensée a été de conserver l'aspiration, l'esprit rude de la langue d'origine, pourquoi l'avoir laissé tomber dans *rapide, raddomance*, deux mots grecs par excellence? Si ce sont les consonnes consécutives que l'on veut proscrire, comme on l'a fait dans *autochtone* et dans *hétérologie* qui n'ont pas conservé l'un et l'autre qu'une *h* (la dernière) pour quoi maintenir l'*h* unique dans *asthme* et *arthrite* qui ont aussi quatre consonnes de suite? Les modifications les plus simples sont pleines d'illogismes. Qui oserait aujourd'hui écrire *théâtre*? Et on dit encore *thésaurier*.

Le *ch* ne présente pas moins d'anomalies. L'*h* a disparu dans *carle, colère, colique, corde, école, sépulture, scolastique, scolie, sténoclave, mécanique, météorologie, pascal, patriarche*, et dans vingt autres. F. Didot en a fait le compte. Après ces changements qui ont depuis longtemps force de loi, y a-t-il des raisons plausibles pour continuer à dire *anachorète, autochtone, bacchanale, chalcographie, cathécumène, chronologie, chrysanthème, polytechnique, etc.* Les Italiens et les Espagnols dont la langue est plus voisine de la source commune écrivent *cristo, cristianesimo, cristianismo, V. Cousin* imprimait couramment *psychologie*.

Mêmes observations pour le *ph*. Dans un grand nombre de cas, on l'a transformé en *f*. Dès le XIV^e siècle, après Robert Estienne, on avait admis *orfèvre, flegme, fantastique*, en laissant, il est vrai, subsister *phantôme*. En 1802, on a discuté de nouveau *phantôme*; on a discuté, en outre, *phantasie, métaphysique, phrase, philosophie, blasphemé, alphabet, pharise, phiole, sophisme, etc.* F. a passé dans *fantôme, stégmatique, fantaisie, frénésie, faisan, scuffle, folie, fustole*. Ne pourrait-on reprendre les mots qui ont succombé, notamment *métaphysique, philosophie, blasphemé, alphabet* et pour lesquels nous avons encore l'exemple logique des langues néo-latines?

Dans ces diverses formes, ce que demandent les réformistes—et je ne parle toujours que des sages—c'est un élargissement des barrières, il n'est question que de prendre un peu plus de champ, sans esprit d'aventure, avec suite.

A voir en effet ces mutilations de Procuste opérées tantôt au commencement, tantôt au milieu, tantôt à la fin des mots avec tant d'arbitraire, la crainte est que la langue, atteinte de toute part, ne finisse par tomber en lambeaux. La prudence est d'accord avec le goût pour nous conseiller de pourvoir méthodiquement aux transformations qui s'imposent par cela seul qu'elles sont déjà en partie faites. Il ne faut céder que lentement, dit-on, à ces tyrannies de la nécessité. Assurément. Mais préparons raisonnablement la retraite inévitable, si nous voulons éviter la déroute.

Or, ne serait-il pas raisonnable: D'accepter que l'Aspirant des consonnes *r, l, c*, soit au commencement d'un mot, soit dans le corps d'un mot, et qu'il ne se prononce pas peut être supprimé;

D'admettre du même coup, dans les mêmes conditions, la transformation du *ph* en *f*; D'appliquer d'abord ces règles aux mots dont la modification a été préparée par les discussions antérieures du Dictionnaire et qui ont trouvé des patrons autorisés dans les maîtres de la langue (1);

Et, pour ménager la transition, de tolérer jusqu'à nouvel ordre les deux orthographe.

Cette fois encore nous n'irons pas jusqu'au bout de la réforme. Mais la voie sera régulièrement ouverte devant nous et nos successeurs.

(1) Molière écrivait *misantrope*; La Bruyère *patétique*; Voltaire, *enthousiasme*, Cornelle, *orthographe*, etc.

(A suivre).

Guillaume II en Lorraine

Metz, 5 septembre.

Le président du district fait publier la communication suivante:

«L'empereur éprouve une joie particulière à demeurer à Ulville: ses efforts zélés pour maintenir la paix et pour favoriser le travail pacifique assurent spécialement à ses sujets lorrains une paix durable. L'empereur remercie cordialement la population de l'accueil enthousiaste qui lui a été fait.»

Un de nos confrères qui a assisté à la revue en rend compte en ces termes:

«L'heureux possesseur de l'Alsace et de la Lorraine aime à porter beau et à mener grand tapage. Hier, il était en hussard rouge, aujourd'hui il apparaît en colonel du régiment de ses gardes du corps. J'en suis encore tout ébloui, et je suis non moins abasourdi de cette musique qui vient de résonner à mes oreilles pendant trois heures, car la parade n'a pas duré moins de trois heures. Commencée à 8 heures du matin, elle se terminait à 11 heures, au moins, à Frascati.»

«L'empereur est, en effet, rentré à Metz, à la tête de la compagnie des drapeaux; mais, comme j'ai déjà assisté, hier, à cette clôture obligatoire de toute solennité militaire et que j'en avais littéralement mon compte, je me suis abstenu de la suivre; d'ailleurs, il est prudent de ne pas séjourner trop longtemps sur les territoires annexés; les gendarmes de campagne, à défaut d'agents de police, se montrent d'une méfiance extrême.

«Aujourd'hui, cependant, et grâce, sans doute, aux instructions bienveillantes données par Guillaume II, qui tient à passer pour paternel, il m'a été assez facile de suivre de près la revue et le défilé de 20,000 hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie rassemblés sur le terrain de Frascati. La foule était nombreuse; il faisait, d'ailleurs, un temps magnifique, mais cette foule présentait deux aspects bien distincts. D'un côté, le monde officiel, les Allemands, les maîtres; de l'autre, la population lorraine de tout ordre, j'étais au milieu de celle-ci et je constate que loin d'avoir perdu le souvenir de la France, elle lui garde une fidélité de plus en plus vivace.

«Quand l'infanterie eut achevé ses deux défilés, l'un par bataillon, l'autre par régiment en masse, un ancien zouave qui était près de moi s'écria: «Voilà qui est difficile de marche au pas comme cela, à la bonne franquette; pour prouver ce qu'ils valent, ils auraient dû passer, au moins une fois, au pas gymnastique». Et de même après les deux défilés de la cavalerie, l'un au pas, l'autre au trot raccourci, un ancien chasseur d'Afrique, compagnon de campagne du précédent, sans doute, lui dit en riant: «Tout ça, vois-tu, c'est de la parade; on veut nous jeter de la poudre aux yeux, moi je ne comprends la cavalerie qu'au galop; c'est à cette allure-là que nous les avons surpris, là tout près, à Pont-à-Mousson, avec Marguerite, et que nous les avons chargés à Sedan.»

Enfin, quand l'artillerie, qui avait paru une première fois au pas, présenta une seconde fois au trot, un jeune homme fit tout haut cette remarque: «Ah! non, ce n'est pas de jeu, j'ai vu mieux à Longchamps mille fois mieux.» Et, qu'on le remarque bien, toutes ces exclamations, toutes ces observations, se faisaient entendre au nez et à la barbe des gendarmes qui les comprenaient parfaitement, car ils parlaient tous notre langue près de la frontière. Vrai, cela fait plaisir d'apprendre ainsi, par témoignages simples mais éloquentes, que l'ont toujours confiance en nous, malgré nos épouvantables désastres, malgré les efforts que l'on fait au dehors pour nous déconsidérer, efforts que nous secondons souvent avec trop d'insouciance et d'inconscience.

«Cependant le double défilé du XVI^e corps allemand a été beau. S'il me fallait établir une comparaison entre ce que je viens de voir et ce que je vois chaque année à Paris, je serais fort embarrassé pour dire quelle infanterie marche le mieux, de la française ou de l'allemande, et aussi de la cavalerie. Sur l'artillerie seule, je n'aurais pas d'hésitation, et je mettrais la nôtre fort au-dessus de celle qui manœuvre par ici. On m'affirme, cependant, qu'elle est au premier rang de l'artillerie allemande; je n'ose le croire.

Metz, 5 septembre.

Voici la traduction du toast porté hier par l'empereur au dîner offert aux officiers du XVI^e corps:

«La journée d'hier, Messieurs les généraux, nous a conduit avec une grande partie du corps d'armée au service divin où nous avons exprimé notre reconnaissance à celui qui décide du sort de la bataille, de ce qu'il nous a aidé à incorporer à nouveau à l'empire allemand cette belle terre lorraine qui, jadis, fut ravie à l'Allemagne, puis nous sommes réunis devant le monument de l'empereur Guillaume I^{er}.

«Les physionomies graves des soldats indiquaient combien ils étaient impressionnés, à ce moment. Devant nous, les vieilles hautes avec leurs forêts s'élevant vers le ciel et, tout autour, un sol historique trempé de sang.

«Aujourd'hui, le XVI^e corps a fêté son jour d'honneur, en couronnant, par une parade, un labeur de paix actif et incessant. Je vous félicite, mon cher comte Haeseler, de cette journée, et je vous remercie, vous et votre corps d'armée, de votre zèle et de votre ardeur pour arriver à ces deux résultats. Mais vous avez en non seulement l'honneur de vous attirer ma satisfaction, mais votre corps a pu défiler sous les yeux de mes augustes cousins.

«Parmi eux se trouvaient deux généraux auxquels j'avais été donné de conquérir devant l'ennemi sous les ordres de feu mon aïeul, leur bâton de maréchal, la plus haute gloire qui puisse échoir à un soldat.

«En exprimant ma pleine satisfaction et mes remerciements impériaux pour le travail couronné de succès du XVI^e corps, je sais, en même temps, l'occasion de lui témoigner mon contentement tout particulier et d'avoir aussi parmi les Lorrains un régiment en rapport immédiat avec ma personne: Je me déclare chef du plus jeune régiment de mon armée, du 145^e qui, aujourd'hui s'est distingué particulièrement. Veuillez voir la preuve que le XVI^e corps qui monte la garde sur la frontière de l'empire n'est pas plus éloigné de mon cœur que tout autre.

«Je lève mon verre et je bois à la prospérité du commandant en chef et de toutes les troupes du XVI^e corps.»

Deux opinions de Rochefort

Le mandat impératif

Comme on n'est jamais mieux complimenté, que par soi-même, je me permettrai de faire remarquer que ce mandat impératif, dont nombre de députés se préoccupent, est une de mes inventions. Je suis, en outre, le créateur des comptes rendus périodiques que les électeurs ont fini par imposer aux élus et où ceux-ci reçoivent quelquefois de si fâcheux accueils.

C'est en 1893, qu'après mon élection dans la première circonscription de Paris, je louai à La Chapelle la salle dite de la «Marseillaise», où je venais le soir au moins une fois par semaine mettre le corps électoral au courant des machinations impériales et délibérer avec nos amis sur les moyens les plus efficaces d'en finir avec la bande des Tuilleries.

Seul des députés de Paris et d'ailleurs, j'avais non pas seulement accepté, mais réclamé le mandat impératif, et je me rappelle l'indignation de toute la gauche d'alors, unio d'ailleurs à toute la droite, quand j'osai déclarer, sous la sonnette exaspérée du président Schneider, que le mandataire avait toujours le droit de révoquer son mandataire si ce dernier mentait au programme qu'il avait signé après lecture et après discussion.

Les retenues pécuniaires

En revanche, Henri Rochefort s'oppose aux retenues pécuniaires que certains comités voudraient imposer aujourd'hui à leurs députés.

Quoique ayant toujours montré pour l'argent peut-être encore plus de mépris qu'il n'en méritait, j'avoue, d'ailleurs, que j'aurais refusé de souscrire à cette exigence antidémocratique. La rétribution des mandats électifs est la seule garantie—souvent même insuffisante—contre la corruption si tentante pour les députés pauvres.

Comme il faut manger, à quelque opinion qu'on appartienne, les parlementaires qui ne recouvreraient rien de la questure de la Calambre ou du Sénat seraient presque excusables de passer à la caisse du baron de Reinach.

Il est inadmissible que ce soit l'écu qui travaille et qui parle, tandis que ce sont ses comités qui touchent. S'ils lui prennent cinq mille francs sur neuf mille, le malheureux sera hors d'état de faire face aux frais de représentation que nécessite sa qualité de mandataire, obligé de temps en temps à une tenue officielle.

Et, chose curieuse, les députés riches sont presque toujours à l'abri de ces revendications auxquelles les députés ouvriers paraissent spécialement exposés. Du sort que moins ils ont d'argent, plus ils en donnent.

Dans ces conditions, le métier de membre du Parlement deviendrait une charge des plus onéreuses. En revanche, celui de membre d'un comité électoral constituerait la plus fructueuse des sinécures.

Armand Silvestre

ET LA PROPAGANDE RELIGIEUSE

Poète mystique et auteur de drames sacrés, Armand Silvestre a nécessairement des opinions très nettes et des idées arrêtées au sujet de la propagande religieuse.

En voici un échantillon qui déconcertera peut-être un peu les anti-cléricaux et les colonisateurs:

«Je considère comme de dangereux malfaiteurs les gens qui s'en vont au nom de leur gouvernement, apporter à des sauvages qui ne la réclament pas une civilisation dont ils n'ont que faire. Il est vraisemblable que les mœurs de chaque peuple se sont formées suivant les convenances du climat. Il est donc parfaitement absurde de leur en imposer d'autres. Il est vrai qu'on commence généralement par détruire les races auxquelles on apporte la bonne parole, pour l'installer à leur place, ce qui est plus simple que de les transformer.

J'admire le dévouement des missionnaires, mais je ne suis pas fâché quand les anthropologues en font rotir quelques-uns, parce que je suis pour la tradition, avant tout, et pour le respect de la cuisine nationale. Les livres-pensées ont longtemps déjeuné et dîné de jésuites, et il paraît que c'est très bon. Derrière le bréviaire de ces moralisateurs, j'aperçois toujours les canons qui diront l'Amen de leur antienne.

L'ÉMIGRATION ITALIENNE

A la suite des bagarres d'Agnesmortes et pour répondre surtout à l'hostilité des manifestations qui ont eu lieu, par voie de conséquence, de l'autre côté des Alpes, le projet de réglementation du séjour des étrangers a été remis à l'ordre du jour des préoccupations du moment. Il n'y a là, d'ailleurs, rien que de très légitime et les puissances sont nombreuses qui nous ont devancé dans cette voie; voyez en Allemagne, par exemple... L'important la question est de celles qui ont le don de déplaire au Citadino, de Gènes, et il en profite pour nous faire entendre ses malédictions et ses menaces.

L'organe gallophobe le fait du moins sous une forme originale et conclut à la ruine de notre pays si, d'un commun accord, les Italiens venaient à jeter des croix, tout au moins à se croiser les bras:

«Il y a en France, dit-il Citadino, trois cent mille italiens, abstraction faite de ceux qui n'y séjournent qu'accidentellement, le nombre des émigrés italiens a quintuplé depuis quarante ans et il est douteux que les Français trouvent leur compte à se débarrasser d'eux par des lois d'exception; il en résulterait pour eux un dommage économique d'un plus considérable.

Cela n'empêche qu'il faut nous tenir prêts à tout événement, et le gouvernement italien a pour devoir de faciliter le retour de nos émigrés.

CARNE LIQUIDA

(VIANDÉ LIQUIDE)

Extracto Líquido

PEPTOGENOY PEPTONIZADO

DOCTOR VALDEZ GARCIA
FABRICADOJILLEMUR Y VALDEZ GARCIA
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY Num. 175

EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO

G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8
Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Geo Cusling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

Taller Mecánico de Carpintería
TORNERIA Y ASERRADERO A VAPORDE
JUAN BAUTISTA CASTERAN

Especialidad en persianas a la Americana, escaleras de caracol y toda obra concerniente al ramo.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

Calle Colonia 300 esquina Olimar

F. L. LEBET

MEDAILLE
D'ARGENT
Paris
1867DIPLOME
D'HONNEUR
Zurich
1883

Plusieurs brevets d'invention

Atelier de réparations en horlogerie. Montres ordinaires et des plus compliquées. Bijouterie et petite mécanique.

TRAVAUX GARANTIS

257—RUE GENERAL LINIERS—257
ENTRE LA PLACE INDEPENDANCE ET LA
RUE RECONQUISTALEGATION DE LA REPUBLIQUE
Française

LISTE DES PERSONNES de nationalité ou d'origine française QUI AURAIENT INTERET A RECEVOIR OU A FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS A LA LEGATION.

Alix, (famille), Bordères (Eugène), Costas (Louis) époux, Craby (Mario Mlle.) Craby (Léon), Carraillot (Cécile), Chagne Mino veuve née Pages, Daniel (Jean Baptiste), Erdosaintey Elichart (Jean), Etchenique Mad. née Liguex, Lacassuto (Mad. née Liguex), Laburthe (Urban), Monties (Irma Mad.), Tarran (Louis), Provost François.

LEGATION DE FRANCE
Avis très important

Les jeunes français, nés en 1873, soit en France, soit à l'étranger, et résidant en Uruguay sont invités à se présenter, avant le premier Novembre prochain, devant les autorités consulaires françaises en la République Orientale, à l'effet de se faire inscrire sur les tableaux de recensement de la classe de 1893.

Les jeunes gens des classes antérieures qui auraient négligé, jusqu'à présent, de se faire inscrire, sont également invités à remplir cette formalité.
Montevideo le 16 août 1893.

EMILE BERGERAT

LES DRAMES DE L'HONNEUR

LE CHÉQUE

—Voici mon autre enfant, dit-il.
—Soit, fit André, mais l'un de nous deux est de trop dans votre cœur. Choisissez.
Marlette délibérément alla ouvrir.
—J'avais deux devoirs, conclut-il. Je n'en aurai plus qu'un, voilà tout.
Et Eliane entra.
A l'aspect des Barbano, elle s'était arrêtée sur le seuil. Mais son hésitation ne fut pas de longue durée, car elle aussi elle était brave. Ce fut à peine si, sous son voile, une légère rougeur dénonça sa surprise.
—J'espérais vous trouver seul, par-
rain, non pas qu'il me gêne ou me déplai-

se de rencontrer chez vous de vos amis. Mais j'ai une nouvelle assez douloureuse à vous apprendre, si douloureuse même que j'ai tenu à vous l'apporter moi-même afin d'être la première à vous en consoler.

Et comme Gertrude faisait mine d'entraîner André.

—Restez, Madame, vous n'êtes pas de trop si vous vous l'aimez aussi.

Une nouvelle douloureuse, à lui? Eliane ne sut ce qu'elle voulait dire. Il resta bouche bée, sans deviner. De quel accident pouvait-il pâtir puisqu'il n'avait d'autre famille que les trois êtres précieusement réunis sous ses yeux à ce moment-là? Qu'était-ce donc enfin? On était en République et les affaires du peuple allaient à merveille. Alors quoi? Est-ce que Louis-Philippe était ressuscité avec sa poire?

Mais tout à coup il vit Eliane retirer de son bras, comme un bracelet, un collier de chien, qu'elle lui tendit de loin, sans proférer une parole.

César!...
C'était César!... Il était mort!

Le socialiste tournoya, et il serait tombé si Gertrude ne l'eût retenu entre ses bras.

—Monsieur Eliane!... Ah!... Vous-
vous!

Et elle l'assit dans son fauteuil de bureau. Il était en larmes.

—César!... sanglota l'excellent homme, à mots entrecoupés, César, mort!... Un jour pareil!... Un jour où un autre encore l'abandonnait!... Et il y avait des gens qui croyaient en la bonté de Dieu!... Ah bien oui!... Quand elle se mettait d'embêter son homme, la sainte Providence elle procédait par coup double! Celui-ci me lâche, et cet autre s'en va!... C'est du raffinement!

Il branlait la tête et de grosses gouttes lui glissaient sur la barbe.

—Dans quel état vous mettez-vous? Et madame Barbano, penchée sur lui, avec toute sa tendresse, lui essuyait les yeux comme à un enfant. Se pouvait-il qu'il aimât ainsi la pauvre bête! Que souffrirait-il donc pour la perte d'un enfant! Il avait vraiment bien fait de ne pas se marier!

—César!...
C'était César!... Il était mort!

—César!...
C'était César!... Il était mort!

—César!...
C'était César!... Il était mort!

—César!...
C'était César!... Il était mort!

Café Tupí-Nambá

DE FRANCISCO SAN ROMAN

Premiado con medalla de bronce en la Exposición de Génova de 1892.
POR SUS PRODUCTOS LA "ROMAINA" Y "BITTER SAN ROMAN"

ESTABLECIMIENTO ESPECIAL EN LA ELABORACION DE CAFE EN GRANO, MOLIDO Y LIQUIDO

Especialidad para el uso de las familias

El café que elabora esta casa para sus constantes favorecedores, es el mismo que fué analizado por los ilustrados químicos don José Arechavaleta, doctor don Florentino Felippone, y don Ulises Issola, declarándolo, según los informes publicados, de primera calidad, pureza y altamente propio para la alimentación.

El superior bitter San Roman

Analizado muy favorablemente por el Médico y Químico don F. Felippone y tan recomendado por la prensa uruguaya.

Romaina (Llor de Damas)

Se recomienda por su sabor exquisito y muy fino al paladar.

Tres especialidades

Que no deben de faltar en ninguna casa de familia:

El café, Bitter San Roman, Romaina [destilada]

Se venden únicamente en mi establecimiento calle Juncal núms. 209, 211 y 213 y Buenos Aires núms. 306 y 308 Plaza Independencia.

NOTA—Los productos que empleo en la elaboración de mis tres especialidades, garantizo que son de primera calidad.

Francisco San Roman.

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

Calle Mercedes 38a y 38b

93, 100, 102—ESQUINA FLORIDA—93, 100, 102

CASA DE CONFIANZA

Se recomienda a las familias por su surtido especial para menaje, cocina y artículos útiles en general.

Los novios no deben casarse antes de hacer una visita al Sótano del Bazar Enciclopédico en donde pueden encontrar lo necesario para que acompañe a la felicidad, lo que es imprescindible para la prosperidad.

Todo a precios fijos y sin competencia

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

ARMAS, CUCHILLERIA, QUINCALLERIA Y PLATINAS
Ventas por mayor y menor

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

Próximamente se inaugurará

AU CŒUR DE PARIS

SOMBRERERIA Y CAMISERIA

DE

J. YRIART Y COMPAÑIA

(Ex-empleados de la casa R. Rama)

Calle 25 de Mayo 305, esq. Ituzzaingó 110

CASA ESPECIAL EN SOMBREROS FRANCÉS E INGLESES SE HACEN SOMBREROS SOBRE MEDIDA

ARTICULOS PARA

HOMBRES Y NIÑOS

CORBATAS

CUELLOS Y BASTONES

ULTIMA NOVEDAD

Librería y Papelería

TIPOGRAFIA Y ENCUADERNACION

de

Francisco Arroyo

302-25 DE MAYO-303

Surtido general de artículos de escritorio, libros en blanco, etc., etc. Papeles de todas clases. Textos de colegio y novelas de todas clases y autores. Obras científicas.

HOTEL DE PROVENCE

TENUE PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS

Ocupación des pensionnaires à prix très modérés.

Nourriture et logement à plaisir 20 par jour.

Salons pour familles—On porte à domicile.

A côté du Palais du gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

CIUDADELA 148, 150, 152 ET 154

MONTEVIDEO

ELÈVE DU CONSERVATOIRE

DE PARIS

ALFRED GAYAT

Professeur de musique. Ex-Directeur des Cours de l'Ecole Française de Musique à Buenos Aires. Leçons de piano à domicile.

Prix très modérés.

5—RUE NINI—5

avec l'Amé qui lui sortait des yeux! Laid, quand on est probe comme il l'était! C'est l'Apollon du Belvédère, qui l'est, laid, la brutel! Ce sont les bourgeois obèses et féroces qui sont hideux! Ce sont les ingrats qui sont difformes. La laideur, c'est la méchanceté. César, laid! Quelle bêtise!

—Parrain, dit Eliane; il est mort sans souffrir, et cela, je vous le promets.

—Qu'en sais-tu! rétorqua-t-il, et il se leva. Eliane tu en lui? J'aurais-tu que son dernier regard ne m'ait pas cherché dans l'ombre envahissante? As-tu des données sur ces créatures inquiétantes dont la langue est encore inconnue et que personne n'a su traduire en langage humain? Pourquoi sont-ils plus justes, plus fiers, plus tendres que les meilleurs d'entre nous, pourquoi savent-ils se donner pour la vie et sans se reprendre, quand nous ne savons nous, que nous torturer les uns les autres!

(A suivre).